

## Esquisse d'une clinique psychanalytique structurale

---

### Transition

- Lors du dernier séminaire, je m'étais autorisé une petite incursion du côté de la conduite de la cure. Il faut dire que je ne regrette pas ce détour. À croire que cela me tenait à cœur. Cela a sans doute à voir avec l'inquiétude qui me prend dans la conduite des cures dites didactiques et dans les contrôles, de transmettre quelque chose qui permette aux impétrants de tenir une position réellement psychanalytique (désirante au sens où je le soutiens). En effet, outre de préciser que le cadre de la cure est un protocole, j'avais divergé sur la problématique du transfert (et du contre transfert) pour tenter de réfuter les théories freudo-lacaniennes s'articulant autour de la répétition et de la fonction d'écran projectif du psychanalyste, Processus de « réimpression », comme le dit Freud, de réactualisation des conflits infantiles dans la cure. J'avais, à cette occasion, parlé « d'acting out-in ». J'avais opposé la rencontre subjective de lien social à la relation moïque d'objet projective et mortifère dans le cas de ces « ré impressions ». C'est parce qu'il y a une rencontre subjective de lien social entre le psychanalyste et le psychanalysant que qu'elle s'inscrit dans le temps toujours présent maintenant qui l'abstrait de la tyrannie du temps chronologique et de la durée. Suspension nécessaire, paradoxalement, à la déclinaison des régressions dans un temps suspendu. Temps suspendu qui élude la tyrannie du temps social chronologique dont nos sociétés capitalistes ont fait l'étalon de la valeur économique (temps = argent). Je précisais que cette rencontre subjective s'articulait du côté du registre du désir comme assomption et dépassement de « la détresse du vivre ». Détresse du vivre qui signe le premier événement psychique catastrophique (pourrait-on dire métaphoriquement au sens de Thom) sous les espèces de l'émergence du sujet. Instance issue de la nécessité de prendre acte psychiquement des impératifs de l'organisme comme vivant. Cette catastrophe est à l'origine de la constitution d'un dehors et d'un dedans. Plus tard la colonisation de cet organisme, par les effets de langue, constituera le « corps » support imaginaire de la fonction moïque. Cette incursion du côté du transfert (mais peut-être faudrait-il nommer autrement cette rencontre subjective désirante qui noue l'acte psychanalytique d'un lien social expérimental fondé sur le désir inconscient) m'avait permis de réaffirmer la différence entre ce qu'il en est du désir an-objectal de présence au monde atemporel et des envies qui procèdent à la mise en place de la relation d'objet. Reste que sans doute je n'avais pas eu l'occasion d'être assez précis sur ce que je mets sous le concept « d'envie ».

### Retour à la clinique : de l'envie

- Vous avez bien compris que cette opposition, ce clivage entre désir et envie prend sa source chez Klein. Bien sûr cette dialectique paradigmatique n'est jamais présentée de cette manière chez elle. Pour m'en assurer, j'ai relu son ouvrage : *Envie et gratitude*. Du

moins j'ai essayé. Il me faut faire de réels efforts pour me replonger dans cette littérature psychanalytique résolument mythologique. Plus je progresse dans cette tentative axiomatique de la clinique, moins les systèmes de signification, élaborés par d'éminents psychanalystes, aussi cohérents qu'ils puissent apparaître (et qu'ils sont souvent) pour rendre compte de phénomènes psychiques observés, me semblent pertinents. J'ai quand même tenté de comprendre comment elle organise les concepts et les présupposés qui semblent être à l'armature de sa clinique.

- Le premier présupposé consiste à postuler que dès la naissance le nourrisson est en capacité de nouer des relations d'objets. Ce qui ne va pas de soi. Elle argumente en proposant que ces relations d'objets archaïques sont d'origine innée et qu'elles s'actualisent d'abord dans une relation au sein puis à la mère (objet partiel – objet total). Freud aussi considère que les premières interactions avec la mère et le sein sont innées. Cependant lui ne les considère pas comme des relations d'objets au sens psychique du terme mais comme des besoins primaires qui trouvent leur satisfaction par des réponses quasi instinctives, en tout cas réflexes. Pour lui ultérieurement elles serviront d'étayage aux relations psychiques d'objets à partir desquels les relations « psychologiques » vont s'étayer.
- Klein suppose ensuite qu'in utero, le fœtus aurait **un sentiment d'unité et de sécurité** que la naissance rompt (traumatisme de la naissance de Rank). La perte de ce sentiment idyllique amniotique serait la première épreuve persécutrice débouchant sur la première angoisse de persécution psychique. Klein affirme que le nouveau-né, puis le nourrisson, aurait la nostalgie de cet état fœtal.
- Cette première persécution activerait le conflit inné entre pulsion de destructivité et pulsion d'amour (manière de remanier la mythologie freudienne de pulsion de vie et de mort). Ces deux pulsions, en se projetant, structureraient la relation archaïque aux objets que sont d'abord le sein puis la mère.

Il faut noter que dans la conception kleinienne il n'y a jamais, dans cette relation d'objet, de purs bons objets. Phénoménologiquement, elle justifie cette affirmation par le fait qu'il y a, dans la réalité, trop d'aléas dans la relation que le nourrisson entretient avec le sein, qui la contrarie ; par exemple le sein n'est pas inépuisable ou il résiste à la tétée. Cette relation au sein se constitue donc dans la frustration. Le sein, puis la mère, sont tout à la fois frustrants et bénéfiques. Cette ambivalence détermine une position psychique du nourrisson que Klein qualifie de schizo-paranoïde. Pour Klein, cette relation schizo-paranoïde aux objets se structure à partir de trois "sentiments" : l'envie, la jalousie, l'avidité. Notez que les présupposés que je viens de rappeler n'ont pas grand-chose à voir avec des hypothèses scientifiques. Ils émergent la plupart du temps à des notions de psychologie (frustration, sentiments, nostalgie) mais aussi explicitement à la morale. Pour s'en convaincre, voici ce qu'elle écrit à propos de l'envie. Elle cite Chancer : « L'envie est inconsciemment ressentie comme le **plus grand péché** parce qu'il détériore et nuit au bon objet qui est source de vie ». Et puis encore : « Il est certain que l'envie **est le pire péché**, car tous les autres péchés ne sont des péchés que contre une seule vertu, alors que l'envie est un péché contre toute vertu et contre tout bien ». On est tout de même assez loin de l'élaboration d'un modèle scientifique... et proche de la philosophie morale ou religieuse !

- Bien sûr, Klein y va d'une définition de chacun de ces « sentiments ».

- "L'envie est le sentiment de colère qu'éprouve un sujet quand il croit qu'un autre possède quelque chose de désirable". Mais l'envie n'est pas seulement un sentiment de colère ; elle vectorise aussi une réaction destructrice tant à l'égard de l'objet que de celui qui possède ce que l'on désire. Dans la période archaïque, pour M. Klein, il s'agit d'abord de la destruction du sein, puis de la mère.
- « La jalousie se fonde sur l'envie mais, alors que l'envie implique une seule personne et remonte à une relation exclusive à la mère, la jalousie comporte une relation à deux personnes au moins et concerne l'amour que le sujet sent comme lui étant dû, amour qui lui aurait été ravi, ou qui pourrait l'être, par un rival ».
- "L'avidité est la marque d'un désir impérieux et insatiable qui va au-delà de ce dont le sujet a besoin et au-delà de ce que l'objet peut lui accorder" (Hubris)
- "La gratitude est un dérivé important de la capacité (innée) à aimer. Elle est essentielle à l'édification de la relation au bon objet et de la reconnaissance de ce qui est bon chez les autres". Pour elle "la gratitude naît des émotions et des attitudes de la première enfance, lorsque la mère représente encore le seul objet d'amour".

Au fond, ces définitions n'en sont pas vraiment. Elles sont des descriptions phénoménologiques d'un prétendu fonctionnement archaïque de l'appareil psychique à partir de catégories qui ressortissent de la psychologie relationnelle, à l'exception de l'agressivité qui, elle, est innée. Elles ne permettent pas de concevoir la genèse et la structuration de l'appareil psychique. C'est à travers la combinatoire et la dynamique de ces "sentiments" que Klein décrit la phase schizo-paranoïde où le moi archaïque est en butte aux intentions de désintégration de morcellement et de persécution auquel il oppose les mécanismes de défense que sont la projection et le clivage. Dans cette acception, le clivage consiste à scinder l'objet en bon et mauvais objet pour soustraire le moi à l'angoisse terrorisante parce qu'il permet de se départir du mauvais objet à l'aide du mécanisme de défense de projection.

■ Globalement, au fond, je ne retiens pas grand-chose de cette élaboration :

- D'abord l'hypothèse que la structuration de l'appareil psychique est le résultat d'une programmation génétique (ce que Lacan récuse).
- Ensuite que l'appareil psychique se structure à partir de l'aptitude innée à une agressivité orientée.
- Enfin que le moi n'est pas une instance désirante, mais animée par des « envies ». Encore que je ne définisse absolument pas l'envie comme M. Klein ni la période à laquelle elle situe son apparition pour vectoriser le fonctionnement de l'appareil psychique. Pour moi l'envie n'apparaît pas durant la phase schizo-paranoïde. Dans cette position l'agressivité n'est pas encore « psychique ». Elle sous-tend les fantasmatiques terrorisantes innées ; puis elle migre partiellement pour servir de substratum à la phase vocalique d'où émerge le sujet ; elle soutient alors la fonction subjective dans son clivage d'avec les fantasmatiques innées ; elle se transforme en invidia éliminatrice/captatrice sur le mode de la certitude avec l'accès au protolangage et à la nomination symbolique sémiotique qui génère un pré moi. L'invidia est remaniée en envie imaginaire quand elle est reprise dans la langue syntaxique qui transforme le

registre de la certitude en aptitude à la croyance et le moi archaïque intentionnel en moi conscient tutélaire qui entre en dialectique avec la fonction subjective inconsciente. C'est au moment où apparaît le moi et advient la fonction imaginaire que se structure la relation d'objet vectorisée par les envies. Seule la fonction sémantique syntaxique autorise la relation d'objet. Elle apparaît donc au-delà des 24 premiers mois au moment où l'enfant s'affirme dans l'expression de sa langue comme maternelle.

Par contre je ne souscris pas aux hypothèses suivantes :

- Il est tout à fait impossible que dans la phase schizo-paranoïde le nourrisson soit en proie à des « sentiments ». Un sentiment nécessite qu'il y ait un moi pour le ressentir et l'identifier. Hors avant 22/24 mois il n'y a pas à proprement parler d'instance moiïque véritablement constituée. De plus, dans la phase schizo-paranoïde, il n'y a pas de constitution d'un dehors et d'un dedans. Un sentiment suppose une réaction à un événement extérieur. En revanche il y a bien des **éprouvés émotionnels** déclenchés par des des percepts endogènes ou pseudo exogènes. Une émotion primaire (de colère pour reprendre les propos de Klein) peut être déclenchée par un schéma terrorisant endogène ou une stimulation sensorielle pseudo externe sans que le nourrisson « **ressente** » qu'il est en colère. Il **éprouve** et **manifeste** cette émotion.
- Partant, la jalousie ou la gratitude, pour métaphorique qu'elles soient, sont **des sentiments impossibles** pendant les phases archaïques. Bien sûr il y a des réactions de frustration ou de satisfaction, mais ce ne sont pas à proprement parler l'expression de "sentiments" au sens psychique du terme. Il y a manifestation d'émotions primaires positives ou négatives. Émotions qui renvoient certainement à des schémas génétiquement acquis de récompense ou de défense.
- Quant à l'avidité, sauf à la rabattre sur le besoin et son intempérance, elle n'est pas possible à cette phase d'organisation psychique. Pour qu'il y ait **avidité psychique**, il faut qu'il y ait manque. Or le manque n'apparaît que dans la phase de protolangage qui permet la nomination symbolique (c'est-à-dire vers 12 mois). Il est contemporain du fonctionnement généralisé de l'individua.
- Si la projection (mais pas l'identification projective qui nécessite la constitution du moi) est bien un mécanisme de défense archaïque de la phase schizo-paranoïde, en revanche, je ne considère pas **que le "clivage" est un mécanisme de défense. C'est un mécanisme structurant permettant de mettre en œuvre la suite des bifurcations (génétiquement programmées) nécessaires à la structuration de l'appareil psychique.** Bifurcations qui apparaissent à chaque phase de la réorganisation fonctionnelle de l'appareil à langage (sélection des phonèmes, vocalisation, code/symbole, langue parlée). C'est un présupposé structural qui consiste à postuler que la mise en place de l'appareil psychique s'opère à partir d'un process paradigmatique, c'est-à-dire la mise en œuvre d'oppositions fonctionnelles, imposé par la structuration de l'appareil à langage.

Bien évidemment un processus organisationnel comme le clivage peut être détourné de sa fonction première structurante et être utilisé comme mécanisme de défense dans telle ou telle pathologie psychique - la perversion, la psychose - mais aussi d'une certaine manière de l'ensemble des névroses (et pas seulement sous la forme de l'isolation). Si on s'en tient à concevoir la névrose, d'un point de vue générique, comme la constitution d'un conflit entre deux mythologies incompatibles, l'une consciente, l'autre préconsciente (et non pas inconsciente) prévalente et mortifère, il y a chez tout

névrosé un clivage fonctionnel semblable à celui que l'on trouve dans la schizophrénie, ou dans la paranoïa ou dans la perversion. Ce mécanisme de clivage, qui permet la structuration de l'appareil psychique par bifurcations et ses transformations successives, est aussi le mécanisme qui structure l'ensemble des troubles psychiques chroniques.

- En ce qui concerne la position dite « dépressive » qui ferait suite à la position « schizo-paranoïde », je ne suivrai pas non plus Klein. Non pas que je réfute qu'il y ait une phase dépressive à la fin de la période schizo-paranoïde (que l'on devrait nommer uniquement « schizoïde »), mais bien que je maintiens que cette phase dépressive n'est pas unique dans la structuration de l'appareil psychique : je considère qu'après chaque bifurcation essentielle dans l'ontophylogénèse de l'appareil psychique, il y a un épisode dépressif d'abord chez le nourrisson infans puis chez l'enfant. Ces épisodes dépressifs successifs signent le "progrès" de la maturation de l'appareil psychique. Ce sont des décompensations mais non pas des positions dans la constitution de l'appareil psychique. Néanmoins il y a tout lieu de penser que cette première bifurcation est, d'un point de vue clinique, tout à fait primordial. Et il est essentiel d'en cerner les déterminants et les conséquences.

Vous savez que M. Klein situe l'entrée dans la position dépressive aux alentours de 8/9 mois. A la même époque où Lacan après Wallon situe le stade du miroir. Ce qui n'est pas une coïncidence. Selon les ouvrages et les auteurs, ces dates varient. Certains situent le stade du miroir aux alentours du 6<sup>ème</sup> mois. D'autres bien plus tard. En tout état de cause l'observation clinique fait apparaître chez l'enfant durant cette période, d'abord une phase jubilatoire puis une phase de décompensation. Dans l'élaboration structurale que je vous propose, cette décompensation intervient quand la fonction subjective « vocalique » s'incarne grâce à la saisie du corps (dans l'espace inconscient psychique) dans le miroir. Cette épreuve assigne au nourrisson l'obligation de présence psychique individuée au monde... présence au monde que je répute **péremptoire**. Tout se passerait comme si à ce moment conclusif où le sujet s'affirme comme présence au monde, moment acmé de l'assomption subjective, le nourrisson passait d'une **terreur schizo-paranoïde endogène à une angoisse** que l'on pourrait qualifier **d'existentielle**. Pour le dire autrement, alors qu'auparavant l'angoisse endogène se présente comme une émotion primaire "**éprouvée**", à l'issue de cette épreuve du miroir que scande d'abord l'euphorie jaculatoire vocalique, l'angoisse est pour la première fois **ressentie psychiquement** sans pour autant pouvoir être identifiée comme telle (souffrance blanche). Les crises de panique aiguës chez les adultes ont sans aucun doute à voir avec cette problématique de passage **d'éprouvé de terreur endogène à ressenti psychique d'angoisse existentielle**. On peut penser que la décompensation dépressive est la conséquence de cette transformation de la terreur fantasmatique endogène en angoisse existentielle de présence subjective au monde. Sanction de la première étape ontophylogénétique de dénaturation.

C'est dire que ce qui est donné à voir sur le plan clinique comme cause de cet épisode dépressif, à savoir la prétendue séparation d'avec le corps de la mère, doit être fondamentalement reconsidéré. Comme souvent dans la clinique psychanalytique (ou même psychiatrique), on prend des conséquences pour des causes. Ce n'est pas la séparation réelle d'avec le corps de la mère qui cause la décompensation. L'angoisse existentielle de présence au monde ne résulte pas de je ne sais quelle expérience de défusion de l'enfant d'avec le corps de sa mère comme les multiples mythologies psychanalytiques et psychologiques tentent de nous le faire accroire. C'est le **ressenti insupportable de cette présence subjective au monde, totalement prématurée qui précipite le nourrisson dans les bras de sa mère pour tenter de réinitier, de**

**restaurer l'état symbiotique confusionnel antérieur.** Manière de se réassurer sans doute biologiquement par l'activation d'ocytocine au contact du corps tutélaire ce qui est une manière aussi d'éclairer les mécanismes d'addiction psychique par leurs connexions avec le soma aurait dit Freud). Cette tentative apparaît pour ce qu'elle est : un mécanisme de défense (ou d'évitement) contre cet avènement d'une fonction subjective - l'émergence du sujet comme désirant qui ouvre la problématique psychique de la détresse du vivre et sa résolution.

- Incidemment si j'anticipe, et au titre d'un première instant de voir de ce que peuvent être les conséquences cliniques de ces présupposés, cette hypothèse d'une décompensation subjective résultant d'une angoisse devenue existentielle et ressentie comme telle, il faudrait sans doute reconsidérer l'étiologie de la mélancolie.

Si on tient pour exact qu'il y a décompensation dépressive spécifique à chaque moment de bifurcation cruciale qui préside à la structuration de l'appareil psychique, il est essentiel dans l'approche clinique des symptômes qui constituaient le phénomène dépressif, de bien situer à quel clivage ils renvoient. Cette vigilance est nécessaire pour établir un diagnostic et un pronostic fiables. C'est sans doute cette complexité qui rend si confuses les considérations sur les syndromes dépressifs. Habituellement on oppose la dépression mélancolique aux dépressions névrotiques. Cette opposition est sans doute pertinente mais pas suffisante. La décompensation dépressive qui survient après l'entrée dans la phase subjective vocalique ne s'inscrit pas de la même manière que la décompensation dépressive qui advient au moment de l'intégration de la position syntaxique.

Vous savez que Klein, à la suite d'Abraham, situe l'origine de la mélancolie dans cette position qu'elle dénomme "dépressive" (avec toutes ces histoires de mauvais objet introjecté par le moi). Il est peu probable que cette psychose mélancolique résulte seulement d'une régression à cette position. En tant que psychose, la mélancolie est un délire qui suppose donc que le sujet ait accédé d'abord à la phase symbolique dénomminative sous l'égide de la certitude, puis à l'entrée dans l'imaginaire "syntaxique" de la croyance. En passant, je vous ai dit qu'il est sans doute vraisemblable que toute psychose consiste en une régression partielle au mode existentiel de la certitude : la fonction syntaxique perd alors sa capacité à générer de l'imaginaire (nécessaire à la croyance) pour s'inscrire dans le process de la nomination symbolique impérative et « invidiante ». L'énoncé syntaxique du paranoïque se déploie alors sous le mode de la certitude (et non pas de la persécution). De fait, il faudrait rapprocher la mélancolie (ainsi que certaines anorexies à caractère psychotique) de la structure paranoïque (nous y reviendrons). En ce qui concerne les avatars de cette bifurcation subjective inaugurale, il faudrait plutôt y voir le noyau enkysté de la névrose d'angoisse où les crises de panique répéteraient l'angoisse du nourrisson en proie au process de subjectivisation. **Angoisse existentielle primordiale qui se ressent sous les espèces d'une mort psychique annoncée d'un sujet qui vient à peine d'advenir.**

Si l'hypothèse que la psychose mélancolique est bien une variante de la paranoïa, l'étiologie de la mélancolie est à chercher du côté de l'impossibilité, pour ces sujets, du passage du mode psychico-langagier de la certitude à celui de la croyance malgré l'accès fonctionnel à la mise en œuvre de la capacité syntaxique. Et donc que ce qui se joue dans **le délire mélancolique est une invidia retournée** contre le sujet lui-même : **celui-ci doit disparaître.** Et toutes les raisons raisonnantes délirantes valent pour justifier et effectuer cette nécessaire élimination physique qui vient en lieu et place de l'anéantissement du sujet désirant psychique. Autolyse organique ai-je dit ailleurs, puisque la disparition du sujet comme mu par le désir déjà indestructible, fauteur de la détresse du vivre, est impossible. Alors le mélancolique s'inflige la mort organique.

- S'il en était besoin, il est clair que ce développement montre la distance qui existe entre cette tentative d'approche à partir de présupposés d'une clinique structurale et celle issue de la mythologie psychanalytique. Reste, me direz-vous, que la cure telle qu'elle est étayée sur ces mythologies est d'une efficacité certaine. Il faut dire que ce constat n'en finit pas de me fasciner : comment, des théories aussi farfelues qu'inconsistantes permettent néanmoins à l'acte psychanalytique d'opérer ? Puisqu'aussi bien je me suis replongé dans *Envie et gratitude*, comment Klein, à partir de mythologies sexuelles ou agressives et d'agressivité objectale, réussit-elle à mener à bien des cures avec les enfants ? Le postulat qui consiste à affirmer qu'elle injecte du « symbolique » structurant est insoutenable. De fait en guise d'interprétation elle raconte des mythologies sexuelles et/ ou agressives. Cela n'a rien de symbolique au sens psychanalytique du terme. C'est un montage imaginaire qui occulte une énigme « symbolique » qui ne peut advenir comme telle. Sans doute faut-il en appeler à la capacité de l'appareil psychique à s'auto organiser. Et aussi à la réalité observée de « l'efficacité symbolique ». Mais ce n'est pas tout : il faut croire qu'en dépit des mythologies qui les animent, les psychanalystes tiennent à leur insu, comme Freud, une position de « lien social » qui permet l'acte. Il n'y a d'acte que ce qui s'opère entre deux sujets en proie au lien social. C'est pour cela qu'il peut y avoir dans la passion acte sexuel (contrairement à ce que soutenait Lacan quand il affirmait qu'il n'y a pas d'acte sexuel). Et qu'à ce titre il peut s'inscrire.

## De l'avènement de l'imaginaire maître de la croyance

La dernière réorganisation qui signe la structuration de l'appareil psychique en son état terminal advient au moment où émerge le module syntaxique qui permet à l'enfant d'accéder à la langue parlée dans une parole propre. La possibilité d'effectuation de cette aptitude nouvelle change, d'un point de vue métapsychologique, et l'aspect économique et l'aspect topique de l'appareil psychique.

- L'organisation métapsychologique de l'appareil psychique

- **D'un point de vue économique**, le passage à la capacité à fomenter un discours transforme le mode de présence au monde. Il ne se joue plus sous les espèces de la **certitude** mais de la **croyance**. En effet tout se passe comme si l'aptitude à la quête prise antérieurement dans l'effectuation binaire de l'élimination ou de l'appropriation se transformait en envie irrépressible de savoir. Envie irrépressible de savoir qui vectorise tout énoncé dès lors qu'il "s'investit" sur l'aperception et la compréhension, du collectif, des personnes... Cette transformation a pour déterminants les capacités spécifiques que ce module syntaxique engendre. Je vous les ai cités précédemment : pour un paléo linguiste, grâce à cette mutation génétique, Sapiens Sapiens acquière en particulier :
  - La possibilité de récursivité qui permet d'enchâsser une proposition dans une autre sans limite, ce qui permet de construire un discours démonstratif ou explicatif.
  - La temporalité qui permet d'évoquer une action, un fait ou un événement soit dans le présent soit dans le passé, soit dans le futur.
  - La distanciation qui est une modalité permettant à l'énonçant d'être extérieur à ce qu'il énonce.

Ces capacités que l'aptitude syntaxique génère, constituent à bien y regarder, les caractéristiques que l'on attribue généralement au "moi". On peut donc dire que le moi, en tant que concept d'instance psychique, est généré par ces aptitudes neurocérébrales. Concomitamment, le présignifiant "symbole" se transforme en signe. Pour le dire autrement, le symbole se clive en signifiant (toujours arbitraire) et signifié, clivage qui contribue à structurer cette distanciation entre l'énonçant et la profération de ses énoncés.

En effet si le présignifiant/symbole est "représentant univoque" sans représentation psychique (il ne représente pas l'objet qu'il nomme mais il s'y substitue en constituant le réel de la réalité psychique), le signe, lui, se constitue d'un représentant (le signifiant : matière sonore mise en forme) conjoint à une représentation (le signifié). On peut dire alors parce que le mot n'est plus un symbole mais un signe que ce signe représente bien l'objet dans la réalité psychique du sujet. Le signe perd la qualité de réel que le symbole avait. Cette transformation est à l'origine de l'imaginaire. On passe de l'univocité réelle à la virtualité imaginaire avec l'émergence d'une polysémie possible et l'apparition concomitante du contexte qui fixe la signification. De fait, pendant cette phase l'accroissement exponentiel des éléments lexicaux générés par la capacité syntaxique permet l'organisation de discours qui constituent la nouvelle réalité psychique. Nouvelle réalité psychique imaginaire qui se greffe sur celle antécédente d'un réel psychique symbolique. On pourrait faire l'hypothèse que c'est à cette étape d'activation de ce module syntaxique qu'apparaît véritablement notre sous-espèce « Sapiens sapiens ». En effet, définitivement les aptitudes instinctives à l'adaptation sont forcloses et celles-ci reposent dès lors uniquement sur un pur traitement des données sémantiques par l'appareil psychique et son organisation économique, topique, dynamique. Il me semble tout à fait rationnel de considérer que l'imaginaire est cette capacité, nouvelle dans le monde vivant, de traitement des données perçues sur un mode psychico-linguistique. La fonction de l'imaginaire est de fomentier la réalité psychique comme interface entre l'organique, le corps et le social.

- Mais si on définit seulement l'imaginaire comme possibilité de traitement psychique des informations sensorielles (ou autres), on manque à comprendre le ressort de son efficace. Il faut que cette fonction ait un "but" de la même manière que chez Freud (cf. « Pulsions et destin des pulsions ») la pulsion a un but. Si on repart de la fonction instinctuelle de la quête chez les animaux, on s'aperçoit que son but (son objectif) est de trouver : un partenaire sexuel, la nourriture, un gîte, etc. La quête cesse quand le but est atteint. Aussi cette aptitude à la quête reprise dans l'ordre psychico-langagier voit son but transformé par la virtualité que la fonction imaginaire lui assigne. Ainsi dans la phase précédente, la quête, prise dans le protolangage trouvait sa fin dans l'élimination ou la prédation sous le mode de la certitude. Dans cette phase ultime, la quête trouve le vecteur de sa finalité sous les espèces d'une envie de savoir (de comprendre) qui produit la croyance nécessaire pour opérer. En fin d'analyse on peut dire que l'imaginaire est un système psychico-linguistique de fomentation des croyances. Et conséquemment d'un point de vue anthropologique, l'appareil psychique dans sa phase de structuration terminale, est une machine à produire des mythologies aptes à expliquer l'ordre du monde et à ordonner le système de relation entre les personnes. Un discours, quel qu'il soit, est tramé par une mythologie propre à soutenir une demande sous l'égide de la croyance. Tout énoncé a pour but de satisfaire à l'exigence psychique de croyances. En effet la satisfaction d'une envie implique que l'on **croit** à la nécessité de ce que l'on convoite. **La croyance, parce qu'elle crée une « valeur » au signe qui représente l'objet, vectorise « l'investissement ».** Il faut noter qu'une envie satisfaite n'implique pas la disparition de l'objet. Quand la croyance déchoit, l'investissement disparaît et l'objet se banalise. Reste que cette



transformation psychico-linguistique, qui donne accès aux fonctions de réversibilité, de temporalité, et de distanciation, opère le passage entre **intentionnalité agie** qui prévaut à la phase précédente d'organisation psychique à une **véritable conscience de la conscience non seulement de l'intentionnalité mais aussi de l'intellection que cela suppose**. Se constitue alors un espace psychique conscient qui nécessite une instance moïque lequel s'oppose à l'espace inconscient subjectif de présence au monde fomenté antécédemment. L'agressivité, prise dans ce système sémantique producteur de significations, se combine avec la quête qui n'est plus **quête de quelque chose, mais quête de la signification (ou de la valeur) de ce quelque chose lequel permet de vectoriser l'existence**. L'envie de savoir est le résultat de cette alchimie.

- Cette envie de savoir qui émerge au moment de l'apparition du module syntaxique est le résultat de la conjonction de trois éléments qui fusionnent pour donner cette appréhension imaginaire de la réalité sociale. La combinatoire de l'aptitude à la quête, de l'agressivité (détournée de l'intentionnalité éliminatoire ou captatrice antécédente) et de la capacité à constituer des "récits" (pas encore hypothético déductif pourrait-on dire, parce que cette logique grecque n'est acquise qu'avec l'apparition du mode du « divertissement ») sur le mode de la combinatoire oppositionnelle et de la contiguïté, de la ressemblance et de la proximité, permet à l'enfant de rendre compte des événements et de ses émotions. Alors que jusqu'à présent l'enfant "infans" n'avait d'autre possibilité que "d'éprouver" et de "réagir" (sur le mode binaire captation/élimination) il a maintenant la capacité à **ressentir** en médiatisant par la langue articulée ses "éprouvés" archaïques. On pourrait penser que tout se passe comme si au mode "paranoïde" antérieur se substituait un mode imaginaire que l'on pourrait qualifier de "paraphrénique". Cette hypothèse remet en question la chronologie des positions proposées par Klein desquelles procède la mise en place de l'appareil psychique. Il y a bien un fonctionnement « schizoïde » entre 0 et 12 mois mais lui succède une position « paranoïde » entre 12 et 24 mois, qui elle-même est suivie par une position « paraphrénique » entre 24 et 36 mois.

Vous savez sans doute que la paraphrénie a été isolée par Emile Kræpelin pour distinguer cette psychose délirante de la schizophrénie et de la paranoïa. Cette entité nosographique avait aussi été repérée par les auteurs français, en particulier par Dupré qui le nommait « délire systématique d'imagination ». Ce qui est important de noter dans cette tentative de différenciation, c'est qu'à la base de toutes les formes de paraphrénies, il y a un processus psychique de "confabulation" dont la variante la plus typique est celle qui a pour thème la création du monde. J'ai eu auprès de moi un chercheur très brillant, égyptologue de surcroît, dont la recherche scientifique masquait (ou donnait une forme acceptable) son délire de grandeur et sa mégalomanie démiurgique. Bien évidemment on trouve aussi dans cette forme de délire chronique des thèmes de persécution. Mais si elle apparaît symptomatiquement assez semblable à celle que le paranoïaque développe (ou même chez celle du schizophrène paranoïde), la persécution chez le paraphrène n'a pas la même structure de constitution. Il ne s'agit pas de projection d'une intention meurtrière mais d'une "envie" jalouse attribuée à l'autre. En effet le destin démiurgique du sujet ne peut être qu'enviable pour les autres et donc en proie aux foudres jalouses d'ennemis irréductibles.

De fait on s'aperçoit que tout l'enjeu du fonctionnement du paraphrène est de constituer un système de croyances fragile et précaire (vacillant au gré d'une certitude douteuse) qui trahit l'inexistence du moi : sa non émergence. Lacan avait bien vu la différence étiologique d'avec les autres psychoses en remarquant que « dans ces

affections l'imaginaire prévaut avec cette particularité troublante que l'instance moïque semble absente". Pour lui, la confabulation (délire confabulant) de Kraepelin ou le délire d'imagination et la mythomanie de Dupré désignent une typologie clinique où la dimension de la personnalité est singulièrement réduite au profit d'images qui peinent à constituer des « objets » persistants. Dans l'appareil psychique il n'y a d'objets que de signes qui tentent de peupler un monde qui sans cela serait chaotique et incohérent. Dans son séminaire "Le sinthome", il propose un autre terme pour connoter la personnalité paraphrénique que l'absence de moi façonne. Il parle de "mentalité" du paraphrène dont "la racine serait l'imaginaire". "Le paraphrène note Jean-Jacques Tyszler dans le Dictionnaire de la Psychanalyse (Éditions Larousse – Roland Chamama / Bernard Vandermersch) est à sa manière un patient sans mensonge, sans amour propre, en définitive sans consistance, **c'est-à-dire un imaginaire sans moi** ». La fabulation ou le mensonge systématique sont alors entendu dans le signifiant même : "La mentalité en tant qu'elle ment". Bien sûr on ne peut qu'être que réservé devant cet aphorisme lacanien. Chez le paraphrène, il n'y a à proprement parler aucun mensonge, mais seulement un appareil psychique dont le fonctionnement économique psychico linguistique tourne à vide parce que corrélativement l'organisation topique qui permet la vectorisation de cette machine économique à traiter et à constituer des objets, ne s'est pas constituée à partir d'une instance moïque, ce qui le met dans l'impossibilité (par carence) d'entrer en dialectique avec les énoncés mythologiques et les structures symboliques (mythes, rites, signes) du collectif auquel il devrait appartenir.

- Comme je vous l'avais dit par anticipation, ce qui se met en place dans les premiers temps de cette dernière bifurcation, c'est ce que Levi Strauss nomme la pensée sauvage dans le modèle explicatif de la réalité sociale par l'anthropologie structurale. Cette machine à produire des systèmes de croyances permet, sur le mode collectif de structurer l'ordre symbolique social qui consiste par le fait que cet ordre culturel (produit par l'aptitude sémantique psychico-linguistique) fait l'objet de croyances partagées par ceux que les ont constituées. Tout se passe comme si pour fonder un ordre symbolique c'est-à-dire un système dynamique d'appartenance (de mythes, de signes et de rites) les membres d'un collectif mettaient en commun leur mythologie personnelle pour en fonder une version commune érigée alors en "ordre symbolique" inaltérable (mais transformable). **Cet ordre symbolique inaltérable se détache de ceux qui l'on produit pour prendre le statut impératif d'institution.** Ce caractère d'inaltérabilité provient du fait que la croyance collective promeut la dynamique des mythes, rites et signes en « **niche écologique culturelle** » qui se substitue à celle biologique perdue par dénaturation. Quand je dis que cet ordre symbolique est inaltérable, cela ne veut pas dire pour autant qu'il est intangible dans sa superstructure d'organisation sociale. De fait cette super structure sociale est sujette à des transformations (logico-mathématiques dit Lévi Strauss) qui assure la continuité de la structure en changeant ses modes d'expressions de telle sorte de toujours s'adapter aux conditions de variabilités externes. Bien sûr, l'enfant naît et se développe dans une culture déjà constituée. Dans nos sociétés développées, et démographiquement pléthoriques, il ne jouera aucun rôle dans la fonderie de sa culture d'appartenance. De la même manière qu'il naît dans un bain de langue il est, dès la naissance, plongé dans une culture régie par un ordre symbolique culturel qui lui servira de biotope, auquel il devra s'adapter en (s')identifiant aux fondamentaux de cet ordre symbolique. Si tant est que cet ordre symbolique culturel est le biotope de l'enfant, il aura donc non seulement à en connaître mais surtout à l'intégrer non pas seulement sur le mode d'un savoir conscient mais d'une réelle introjection. Et de fait, et en priorité, c'est bien sûr l'ordre symbolique, dont l'identification et l'assimilation

(l'introjection) est une nécessité pour s'avérer une personne sociale, que l'envie de savoir de l'enfant va se focaliser en priorité. Et non pas seulement comme le pensait Freud sur l'activité sexuelle et l'énigme prétendue de la procréation. La dénaturation de Sapiens sapiens ne concerne pas uniquement les instincts sexuels (c'est l'erreur fondamentale de Freud) mais l'ensemble du processus d'effectuation instinctive d'adaptation au monde. L'ordre symbolique culturel constitue cette réalité sociale qui conditionne d'abord la consistance des relations sociales puis la maîtrise des relations au monde matériel. L'envie de savoir n'est pas vectorisée par la curiosité sexuelle mais par la nécessité d'intégrer son groupe d'appartenance à travers ce qui est transmis par les adultes tutélaires. Sachant que contrairement à ce que l'on croit habituellement, la famille n'est pas le noyau premier de l'organisation sociale (qui est un préjugé freudien) mais un des éléments parmi d'autres constitutif d'une culture. La famille n'est pas une institution au sens anthropologique du terme. Les travaux de Lévi Strauss et de Godelier sur les structures élémentaires de parentés en apportent la preuve. (cf M. Lebailly in "Et si la psychanalyse était, à nouveau, une mythologie"). Et de fait, dans cette phase c'est, bien sûr, sur cet ordre symbolique devant être « introjecté » qui se focalisera en priorité l'envie de savoir. La famille n'est donc pas la niche écologique première comme le postule la psychanalyse freudienne à partir de laquelle la réalité sociale s'organise. L'ordre symbolique social n'est pas constitué par l'interdit de l'inceste et la crainte de la castration. Car c'est deux mythes ne permettent pas de déterminer la structure de la parenté de l'ensemble des cultures et civilisations humaines. L'ordre symbolique culturel se résout à un système de fondamentaux arbitraires qui a pour unique détermination de permettre d'assurer la consistance et le fonctionnement d'un collectif humain. C'est pourquoi la connaissance du monde n'est pas le premier objet des envies de savoir de l'enfant. Ce qui pour lui est vital à ce stade de la structuration de son appareil psychique c'est de percer et de s'approprier les arcanes de ce système arbitraire que constitue l'ordre symbolique culturel de son collectif d'appartenance. L'envie de savoir ce qu'il en est des événements du monde et de son fonctionnement apparaîtra plus tard avec ce que Freud dénommait « période de latence » (après 36 mois). Ce qui coïncide avec l'entrée à la « maternelle » (la mal nommée). Ce mode ultime de fonctionnement de l'appareil je le repère sous le mode du fonctionnement psychique du « divertissement ».

- De fait la question posée par le paraphrène est de savoir comment le moi, qui assure le passage de la présence au monde de la certitude paranoïde au mode de la croyance, se constitue. Il y a tout lieu de penser qu'il émerge et survient dans cette confrontation entre mythologies produites par l'appareil psychique sur le mode paraphrénique et l'ordre symbolique culturel auquel ces productions se confrontent.

Merci de votre attention.

Marc Lebailly